

## « Un baromètre vivant ». Sur une métaphore proustienne

### « A living barometer ». On one Proustian metaphor

Tomasz Swoboda

Uniwersytet Gdański

tomasz.swoboda@ug.edu.pl

#### Abstract

The article offers a study of two Proustian metaphors: “a living barometer” and “the little barometric figure”. After a brief reminder of the role of time in *The Search for Lost Time*, we move on to an analysis, sometimes intratextual, sometimes psychoanalytic, of the two metaphors, which places it in the context of family relationships and illness. Indeed, the barometric figure triggers a whole series of imaginary mechanisms which refer to the sensitivity and the constitutive versatility of *the Search* on the one hand, and to the writing itself on the other hand, but above all root this image in a complex game of identity tensions.

**Keywords:** Marcel Proust, weather, asthma, homunculus

S’il attend jusqu’à *La Prisonnière* pour en proposer deux métaphores que nous jugeons essentielles, à savoir « un baromètre vivant » et « le petit personnage barométrique », Proust rattache le thème du temps qu’il fait au temps tout court dès le premier volume de son roman où la météo dicte le rythme des jours et des nuits du petit monde combraisien. Cependant, la pression atmosphérique est loin de n’être qu’un élément du réel dépeint dans *la Recherche*, de même que le baromètre n’est pas qu’un « effet de réel », comme il l’était, Roland Barthes *dixit*, dans *Un cœur simple* de Flaubert<sup>1</sup>. La signification des métaphores évoquées ci-dessus ne se limite pas non plus à la sensibi-

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons, bien sûr, à l’article célèbre de Roland Barthes (1968) mais encore plus à sa critique par Christopher Prendergast (1986).

lité exacerbée dont fait montre le narrateur tout au long de son roman bien que celle-ci reste la correspondance privilégiée, au sens baudelairien du terme, du petit appareil météorologique. En effet, les métaphores en question débouchent sur des sujets si variés que l'homuncule, l'œdipe ou le souffle, qui permettent d'inscrire la météorologie proustienne dans un réseau complexe d'associations, autant psychologiques que philosophiques ou anthropologiques, que nous nous proposons de chercher, sans doute pas à expliquer, mais du moins à passer en revue dans cet article.

« Ce serait plus qu'un jeu de mots, observe, à juste titre, Eve Kosofsky Sedgwick (2011), mais pas un équivalent, de traduire le titre du roman [proustien] comme *In Search of Lost Weather* (p. 25). Si la réflexion de la féministe américaine, à laquelle il nous faudra revenir dans la partie ultérieure de cette esquisse, dépasse largement une analyse « réaliste » de la météo dans *la Recherche*, l'importance de celle-ci s'impose à quiconque plonge dans le monde proustien. Aussi les études consacrées à la place du temps qu'il fait dans la diégèse de ce roman<sup>2</sup> ont-elles suffisamment détaillé l'impact de la météo sur l'action, le sort des personnages, le symbolisme, voire sur la signification de l'œuvre entière. Sans doute, la régularité avec laquelle le narrateur revient à ce sujet – « *La Recherche du temps perdu* : 80 passages où goût pour la Météorologie », note Roland Barthes (2003, p. 68) – n'est pas sans contribuer à ce qu'on pourrait appeler « le dispositif météo » de *la Recherche*. Mais ce dispositif est également, peut-être surtout, mis en marche par le choix des moments dans lesquels les changements atmosphériques se manifestent. En effet, agencés à proximité des principes mêmes du fonctionnement du monde proustien et des tournants de « l'action », ou plutôt déterminant ceux-ci, ces moments jalonnent la trame de *la Recherche* pour faire dépendre les habitudes et les lois de ce qui, dans son essence, est la figure même du changement.

Ainsi la distinction capitale du monde romanesque proustien, qui constitue une espèce d'axe, à la fois symbolique et existentiel, de son organisation, à savoir celle entre le côté de Guermantes et le côté de Méséglise, ne doit sa rigidité qu'à une qualité atmosphérique. Autrement dit, à l'origine, le monde est divisé en deux – et l'on sait le rôle joué par la binarité dans le monde proustien, binarité sans cesse revisitée et déconstruite – en fonction du temps qu'il fait à Combray :

Comme la promenade du côté de Méséglise était la moins longue des deux que nous faisions autour de Combray et qu'à cause de cela on la réservait pour les temps incertains, le climat du côté de Méséglise était assez pluvieux et nous ne perdions jamais de vue la lisière des bois de Roussainville dans l'épaisseur desquels nous pourrions nous mettre à couvert (Proust, 1987-1989, vol. 1, p. 148).

Des circonstances atmosphériques se transforment donc, grâce à la force de l'habitude, en une qualité quasiment intrinsèque d'un « côté », ou plutôt des deux puisque la

<sup>2</sup> Voir Dufour, 1950-1951 ; de Toffol, 1991 ; Richard, 1999.

promenade du côté de Guermantes exige « une série de beaux jours » : « quand mon père avait reçu invariablement les mêmes réponses favorables du jardinier et du baromètre, alors on disait au dîner : “Demain s’il fait le même temps, nous irons du côté de Guermantes” » (Proust, 1987-1989, vol. 1, p. 163). Bertrand de Toffol, qui commente cet ordre spatio-temporel, observe que l’atmosphère

[...] régit une manière particulière d’être au monde. En effet, à la gamme de ciels couverts qui abritent les promenades du côté de Méséglise que le narrateur a multipliées, s’oppose l’atmosphère de « la » promenade du côté de Guermantes. Elle exprime la permanence essentielle d’un même rapport, la juste harmonie de l’ambiance et de la nature, qu’elle soustrait à la contingence d’une condition climatique (1991, p. 85).

Cette tension entre « la contingence d’une condition climatique » et le caractère inébranlable des lois et des habitudes qui rattache, inflexiblement, les activités du héros et de son entourage au temps qu’il fait, difficilement prévisible et toujours incertain, s’étend à d’autres moments du roman, tels ceux où le narrateur passe des heures à craindre qu’en raison du mauvais temps, Gilberte ne puisse pas venir le lendemain jouer aux Champs-Élysées. Préfiguration d’autres peurs, qui ne manqueront pas d’assaillir le narrateur adulte, cette crainte provoquée par les conditions atmosphériques démontre – autre présage des expériences psycho-sociales du héros – son impuissance face à ce qui ne dépend aucunement de lui et qui par cela même lui fait chercher la stabilité convoitée ailleurs que dans la nature ou dans le milieu mondain, paradoxalement liés par ce mélange de force et de fortune.

Cependant, non moins caractéristiques que cette frontière infranchissable entre le moi et le temps qu’il fait sont pour le roman proustien ces moments où les conditions atmosphériques perdent un peu de leur imprévisibilité et inexorabilité pour devenir un élément, sinon malléable, du moins inoffensif, comme dans l’incipit de *La Prisonnière* : « Dès le matin, la tête encore tournée contre le mur et avant d’avoir vu, au-dessus des grands rideaux de la fenêtre, de quelle nuance était le rai du jour, je savais déjà le temps qu’il faisait » (Proust, 1987-1989, vol. 3, p. 519). « La plus belle illustration de la subjectivité météorologique et de sa transformation en atmosphère poétique » pour Sjef Houppermans (2007, p. 232), cette phrase est aussi, entre les quelques 80 passages repérés par Barthes, un exemple de ce qu’on pourrait appeler la « météophilie » du narrateur proustien. L’ethnologue Martin de la Soudière définit d’ailleurs cette notion comme s’il s’appuyait sur la phrase de Proust :

Il est des individus dotés d’une sensibilité plus ou moins développée au temps qu’il fait. Ce sont ceux, qu’avec de proches collègues et complices, nous appelons les météophiles. Positivement ou négativement, la météo les imprègne. Dès leur réveil ou presque, elle habille la journée qui s’annonce, et, symétriquement, au sens propre comme au sens figuré, nous nous habillons du temps qu’il fait (2019, p. 3).

Météophile ou météopathe, Proust en est un par excellence, et il ne serait peut-être pas excessif d'appliquer ces notions au monde entier du roman, pénétré qu'il est par toute une sémiotique des conditions atmosphériques. Depuis le climat pluvieux des endroits tel que Méséglise, jusqu'à la canicule de Balbec, à travers « cette brume qui revient régulièrement dans *la Recherche* et qui est tantôt douce et légère, tantôt signe de la mort » (Houppermans, 2007, p. 234), autant de signes ou de symptômes qu'il faut sans cesse lire, déchiffrer et interpréter, non seulement – loin de là ! – dans le contexte météorologique, et qui deviennent par cela des figures mêmes d'un autre grand thème proustien, à savoir la lecture. Ainsi le jeune héros, cherchant un rayon de soleil sur son balcon pour pouvoir rejoindre Gilberte aux Champs-Élysées, essaie-t-il de décoder cette écriture atmosphérique : « si le ciel était douteux, dès le matin je ne cessais de l'interroger et je tenais compte de tous les présages » (Proust, 1987-1989, vol. 1, p. 388) ; « depuis le déjeuner mes regards anxieux ne quittaient plus le ciel incertain et nuageux » (p. 389). Sur un niveau plus général et symbolique, le regard de la duchesse de Guermantes, « bleu comme un rayon de soleil qui aurait traversé le vitrail de Gilbert le Mauvais » (p. 175), ainsi que son nom, « baignant comme dans un coucher de soleil dans la lumière orangée qui émane de cette syllabe : “antes” », font de toute la famille ducale « l'incarnation d'un mythe solaire qui renvoie à leur beauté et à l'ancienneté de leur race » (Goujon, 2014, p. 945).

Dans la même entrée du *Dictionnaire Marcel Proust*, consacrée au soleil, Francine Goujon évoque « le petit bonhomme barométrique, le plus instinctif des moi du Narrateur, celui qui chante au plus fort des crises d'asthme [...] pour peu qu'il y ait du soleil » (p. 945). Si la figurine du bonhomme n'apparaît pleinement qu'au début de *La Prisonnière*, elle est déjà mentionnée, bien que furtivement, à l'occasion de la description du principe régissant les promenades des deux côtés de Combray – « d'autres fois se mettait à tomber la pluie dont nous avait menacés le capucin que l'opticien avait à sa devanture » (Proust, 1987-1989, vol. 1, p. 148) – et qui, sur le plan de la chronologie génétique, appartient aux parties les plus « archaïques » de *la Recherche*, sa première version apparaissant déjà dans le « Cahier 2 » et dans le *Contre Sainte-Beuve* (Goujon, 2014, p. 945). Elle fait aussi partie d'un des passages sur lesquels Proust a le plus travaillé, si l'on en croit les esquisses : l'édition de la Pléiade en contient trois versions différentes (Proust, 1987-1989, vol. 3, p. 1101-1102), sans compter celle qui a finalement vu le jour :

Pendant quelques instants, et sachant qu'il me rendait plus heureux qu'Albertine, je restais en tête à tête avec le petit personnage intérieur, salueur chantant du soleil et dont j'ai déjà parlé. De ceux qui composent notre individu, ce ne sont pas les plus apparents qui nous sont le plus essentiels. En moi, quand la maladie aura fini de les jeter l'un après l'autre par terre, il en restera encore deux ou trois qui auront la vie plus dure que les autres, notamment un certain philosophe qui n'est heureux que quand il a découvert, entre deux œuvres, entre deux sensations, une partie commune. Mais le dernier de tous, je me suis quelquefois demandé si ce ne serait pas le petit bonhomme fort semblable à un autre que

l'opticien de Combray avait placé derrière sa vitrine pour indiquer le temps qu'il faisait et qui, ôtant son capuchon dès qu'il y avait du soleil, le remettait s'il allait pleuvoir. Ce petit bonhomme-là, je connais son égoïsme : je peux souffrir d'une crise d'étouffements que la venue seule de la pluie calmerait, lui ne s'en soucie pas, et aux premières gouttes si impatientement attendues, perdant sa gaieté, il rabat son capuchon avec mauvaise humeur. En revanche, je crois bien qu'à mon agonie, quand tous mes autres « moi » seront morts, s'il vient à briller un rayon de soleil tandis que je pousserai mes derniers soupirs, le petit personnage barométrique se sentira bien aise, et ôtera son capuchon pour chanter : « Ah ! enfin, il fait beau » (Proust, 1987-1989, vol. 3, p. 522).

Il s'agit donc d'une introspection dans le cadre de laquelle un des moi du narrateur – motif récurrent dans *la Recherche* – est comparé à un petit bonhomme barométrique entrevu à la devanture de l'opticien de Combray<sup>3</sup>. Ce bonhomme, le dernier survivant au moment de la mort imaginée du narrateur, apparaît comme le plus têtu et le plus malin dans la mesure où ses réactions sont exactement inverses à celles du héros souffrant : quand celui-ci agonise à cause d'un climat sec qui exacerbe son asthme, celui-là, au contraire, insoucieux de ces douleurs, exprime d'autant plus sa joie en ôtant son capuchon. Qui plus est, si l'on tient compte de la mythologie solaire des Guermites ainsi que des règles décidant de la direction des promenades à Combray, le petit personnage salueur du soleil se situe nettement « du côté de Guermites » auquel il confère ainsi, par son aspect antinomique, une aura maléfique et, paradoxalement – l'asthme étant cette maladie paradoxale qui lâche les rênes quand il fait mauvais – morbide.

La petite figure surprenante constitue aussi un exemple d'un autre mécanisme de l'imagination proustienne, à savoir celui qui, à partir des éléments repérés par l'ingénuité enfantine, conçoit toute une théorie qui, elle, se réfère déjà à une vision adulte, plus élaborée, du monde. À propos de la première occurrence de cette image – « le capucin que l'opticien avait à sa devanture » – Maria Paganini (1994) dit que « c'est une phrase révélatrice car elle joue sur deux types de regard souvent utilisés par Proust : le regard scrutateur du savant, qui se complaît dans ce qu'il voit mais le transpose dans un domaine licite ; et le regard naïf et fasciné de l'enfant voyeur » (p. 39). C'est qu'un des grands principes, à la fois structurels et philosophiques, de *la Recherche*, qui consiste à mentionner, ne serait-ce que très discrètement, un détail ou un autre qui, quelques centaines de pages après, s'avère capital pour une révélation fournie par la mémoire involontaire, ne concerne pas que les grands souvenirs, tels que le goût de la madeleine, le son de la cuiller ou le pavé inégal : il s'applique également à des

<sup>3</sup> Hiroya Sakamoto (2005) a retrouvé le modèle très probable de cette figurine : il s'agit d'un « hygromètre à figure de capucin » qui se trouve au Musée des Arts et Métiers à Paris et dont le fonctionnement est expliqué dans l'exposition sur Internet « Mesurer l'atmosphère » : « L'hygromètre à papier torsadé est inséré dans un tube relié au capuchon. Un avis collé sur l'appareil stipule : "Lorsque le capucin se découvre entièrement signifie 'beau froid ou sec' et s'il n'est pas [sic] qu'à moitié découvert, signifie 'variable' et quand il est couvert, signifie 'pluie'" » (Sakamoto, 2005, p. 23).

éléments apparemment anodins qu'il n'est pas rare de voir renvoyer à quelque vérité générale ou à un trait de caractère du héros. Ainsi Adam Watt (2009) observe qu'en décrivant le personnage en lui, qui fait penser au « petit personnage intérieur » du début de *La Prisonnière*, et

[...] qui est capable d'observer et d'assimiler le monde (encore une fois la dyade « de-dans » / « dehors »), le narrateur utilise un mot-clé du vocabulaire de la théorisation psychologique du roman : « c'était un personnage intermittent ». Le narrateur soucieux du détail est un personnage intermittent, activé uniquement, affirme-t-il, lorsqu'il est exposé à « quelque essence générale, commune à plusieurs choses » (p. 90).

Le petit bonhomme barométrique entre donc dans un réseau formé par d'autres miniaturisations du moi du héros, dont celui dont parle le narrateur dans *Sodome et Gomorrhe* : « chaque fois que nous avons quelque chose à faire à un moment déterminé, nous chargeons en nous-même un certain personnage habitué à ce genre de besogne de surveiller l'heure et de nous avertir à temps » (Proust, 1987-1989, vol. 3, p. 108). En outre, par son côté mécanique, il appartient à une famille, pas moins nombreuse paraît-il, d'automates de *la Recherche*, ensemble issu de l'imaginaire hérité des Lumières et regroupant des êtres comme ce personnage mystérieux du *Temps retrouvé* :

Cette voix semblait émise par un phonographe perfectionné, car si c'était celle de mon ami, elle sortait d'un gros bonhomme grisonnant que je ne connaissais pas, et dès lors il me semblait que ce ne pût être qu'artificiellement, par un truc de mécanique, qu'on avait logé la voix de mon camarade sous ce gros vieillard quelconque (Proust, 1987-1989, vol. 4, p. 522).

Il est certes significatif, comme l'observe Houppermans (2007), que « cet ami reste sans nom là où *la Recherche* en est tellement prodigue » (p. 131) ; mais ce qui compte peut-être encore plus, ce sont justement des liens entre ces différents blocs d'images qui s'éclairent les uns les autres et, en l'occurrence, aident à comprendre la place du petit bonhomme barométrique non seulement au sein d'un ensemble que forment les mentions météorologiques dans le roman entier mais aussi sur le plan anthropologique de l'œuvre proustienne. En effet, l'homuncule ou plutôt les homuncules et les automates qui se cachent en nous ne sont pas qu'une illustration imagée de la complexité psychologique de l'être humain mais ils forment et informent la structure même de cette complexité, étonnamment proche de celle dont parle à la même époque Sigmund Freud<sup>4</sup>. De plus, c'est justement dans le sillage des idées freudiennes que se retrouve une autre chaîne signifiante dont fait partie « le dernier de tous » les moi du Narrateur.

Or, Hiroya Sakamoto juxtapose, à juste titre, le passage sur le petit personnage barométrique à celui, encore plus célèbre, quelques dizaines de pages plus loin, où le Narrateur avoue :

<sup>4</sup> À ce sujet voir Tadié 2012.

[...] peu à peu, je ressemblais à tous mes parents, à mon père qui – de tout autre façon que moi sans doute, car si les choses se répètent, c'est avec de grandes variations – s'intéressait si fort au temps qu'il faisait ; et pas seulement à mon père, mais de plus en plus à ma tante Léonie. [...] C'était assez que je ressemblasse avec exagération à mon père jusqu'à ne pas me contenter de consulter comme lui le baromètre, mais à devenir moi-même un baromètre vivant (Proust, 1987-1989, vol. 3, p. 586).

Certes, ces phrases peuvent être lues, comme le fait Barthes (2003), comme un exemple du passage « de la métaphore à la lettre » (p. 78). Mais, pour notre propos, il sera plus intéressant de voir, avec Michael R. Finn (1996), que Proust emprunte cette comparaison à son père, le docteur Adrien Proust qui, dans *L'Hygiène du neurasthénique*, co-signé avec Gilbert Ballet, souligne que les neurasthéniques sont particulièrement sensibles aux changements atmosphériques et, par conséquent, « on a pu dire avec raison de quelques-uns d'entre eux qu'ils étaient de véritables baromètres vivants » (Proust, Ballet, 1897, cité d'après Finn, 1996, p. 286). Appliquée par le docteur Proust aux malades, dans *la Recherche*, cette métaphore l'est à lui-même : c'est lui, à force de consulter sans cesse cet appareil, devient un homme-baromètre, le plus souvent juste un peu comique mais parfois, comme dans la scène d'une altercation avec Bloch (Proust, 1987-1989, vol. 1, p. 91) et surtout dans celle de l'agonie de la grand-mère, où il se concentre de nouveau sur le baromètre (1987-1989, vol. 2, p. 637), le comique va jusqu'au ridicule et au monstrueux. S'il est donc assez clair que, comme le dit Sakamoto (2005), « la figurine de l'opticien de Combray permet ainsi au narrateur d'hériter symboliquement du baromètre paternel » (p. 24), il ne serait peut-être pas outrancier de voir, dans le passage analysé de *La Prisonnière*, aussi une manifestation du combat contre le père, ou le Père, que mène Proust sur les pages de son roman. En effet, « dans *la Recherche*, dit Jean-Yves Tadié (2012), des pères souffrent, comme Vinteuil, des habitudes de leur enfant, ils sont cachés, oubliés, reniés, comme Swann par Gilberte qui préférera le nom de son beau-père et s'appellera Gilberte de Forcheville » (p. 55). Et lui d'ajouter que, si « le père du narrateur dans *la Recherche* est irréprochable, mais absent, jusque dans la scène du baiser du soir, où il s'absente et capitule », « la figure paternelle du médecin, l'homologue d'Adrien Proust, c'est le docteur Cottard » : « un père distingué est remplacé par un père ridicule, un des personnages comiques les plus drôles de *la Recherche* » (p. 55-56). Sans aller donc jusqu'à voir, dans le petit personnage barométrique, au lieu d'un moi du narrateur, celui de son père, voire du docteur Adrien Proust, il est du moins possible, compte tenu de tous les réseaux thématiques dans lesquels il s'insère, d'y entendre comme un écho du conflit œdipien dont parle Tadié. Ici, les esquisses du passage en question s'avèrent très instructifs dans la mesure où, surtout le plus ancien, datant de 1908-1909, ils aiguïsent l'opposition entre l'asthmatique et le bonhomme, et mettent en relief l'allégresse impitoyable de celui-ci :

S'il fait beau mes volets ont beau être hermétiquement fermés, mes yeux peuvent être clos par le soleil, une crise terrible causée précisément par le beau temps, par une jolie brume

mêlée de soleil qui me fait râler, peut m'ôter à force de souffrance presque la connaissance, m'ôter la possibilité de parler, je ne peux plus rien dire, je ne pense plus à rien, même le désir que la pluie mette fin à ma crise, je n'ai plus la force de me le formuler. Alors dans ce chaud silence de tout que domine le bruit de mes râles, j'entends tout au fond de moi une petite voix gaie qui dit : il-fait-beau, il-fait-beau, des larmes de souffrance me tombent des yeux, je ne peux pas parler, mais si je pouvais retrouver un instant le souffle, je chanterais, et le petit capucin d'opticien qui est la seule chose que je suis resté, ôte son chapeau et annonce le soleil (Proust, 1987-1989, vol. 3, p. 1101).

La gaieté et le « il-fait-beau » mécanique du bonhomme barométrique seraient donc, après la ridiculisation du père et de tous les pères, une espèce de revanche, voire de vengeance de la part de la puissance patriarcale dans *la Recherche*, le plus souvent tournée en dérision.

Il serait toutefois un peu réducteur de limiter la résonance de cette figure au seul contexte paternel. En effet, le petit capucin n'apparaît pas dans cette image, pour ainsi dire, séparément mais sa gaieté, réaction au soleil qui lui permet d'ôter son capuchon, est juxtaposée aux « râles » du narrateur, imaginativement mourant d'une crise d'asthme. De plus, il fait partie d'une série des moi que la personne du narrateur recèle dans son intérieur. Cette structure du contenant et du contenu, récurrente dans *la Recherche* au même degré que le motif du petit personnage intérieur, entre en correspondance avec, par exemple, « ce personnage dont tout le monde ignorait qu'il tenait enfermée dans une bouteille la princesse de la Chine » (Proust, 1987-1989, vol. 3, p. 888), histoire que Proust emprunte à Prosper Mérimée par l'intermédiaire d'Anatole France et qui le marque si profondément qu'il la cite aussi dans son *Roman par lettres* de 1893 et dans *Le Côté de Guermantes* (d'après Proust, 1987-1989, vol. 3, p. 1788). Un personnage rapetissé et enfermé, dans une boîte ou dans un autre personnage, c'est bien sûr, cette fois, une image appartenant au régime féminin, liée qu'elle est au motif de « la prisonnière » mais dans le même temps à celui qu'évoque Tadié dans son essai sur Proust et Freud. Or, selon ce chercheur, le rêve du jaloux consiste à « miniaturiser pour enfermer, faire rentrer dans un sein maternel qui serait à soi-même, dans une sorte de complexe de Jonas », « fantasme mortel » (2012, p. 129-130) dans la mesure où, réalisé, il mène littéralement à la mort de la personne enfermée mais aussi parce qu'il annule en quelque sorte la naissance.

Le petit personnage barométrique, homuncule automate, être à la fois inanimé et animé, est, en effet, enfermé dans un corps presque mort, mourant, ou en tout cas malade. Un corps contenant qui mime la fonction génitrice – archétype bien connu de la création artistique – mais qui, dans le réel, ne veut rien d'autre que d'être contenu, la scène du baiser exprimant, dans la trame du souvenir, ce désir du retour au sein maternel. Cet enfermement du corps asthmatique dans le corps de la mère, qui, dans *la Recherche*, n'apparaît qu'en filigrane, dans la correspondance de l'écrivain avec Jeanne Weil Proust, au contraire, devient apparent au point que celle-ci exige, comme



le résumé Viviane Forrester (1978), « une liste des heures de réveil, un décompte des digestions, des sueurs et le don d'un corps tabou qu'elle désire malade et qui se déclare tel, car, malade, ce corps peut lui être communiqué – obscène, mais licite » (p. 71). Cette observation est corroborée par celle de Carol Mavor (2008) qui remarque que, dans le monde du roman,

[...] le docteur Cottard, médecin, traite la maladie du souffle du garçon en prescrivant un régime lacté à l'adolescent de quatorze ou quinze ans, comme s'il renvoyait le Narrateur à sa petite enfance de respiration facile et de nourriture facile : « lait pendant plusieurs jours, rien que du lait » (p. 350 ; Proust, 1987-1989, vol. 1, p. 489).

Ainsi au centre de cet ensemble d'images, de figures, de fantasmes, de complexes familiaux ayant trait à l'œdipe, se trouve, comme c'est souvent le cas dans les études proustiennes, l'asthme. Souvent parce que des chercheurs allaient parfois jusqu'à proposer une lecture de la vie et de l'œuvre de Proust à la seule lumière de sa maladie, en faisant de celle-ci la clé de sa création, dont l'exemple le plus connu reste peut-être le débat entre Georges Rivane (1945) et René Etiemble (1947) autour de la question : « le style de Proust est-il celui d'un asthmatique ? »<sup>5</sup>. Dans son « point de vue atmosphérique » sur le roman, Bertrand de Toffol affirme aussi que « *la Recherche* n'est peut-être rien d'autre que la mise en scène d'un cycle respiratoire, dans un monde d'éternité repéré par sa seule alternance » (1991, p. 95). L'interprétation de ce problème par Eve Kosofsky Sedgwick (2011) nous semble moins simplificatrice dans la mesure où elle évite les écueils d'une lecture trop univoque, et d'autant plus proche de notre propos qu'elle nous remet sur la piste du bonhomme barométrique :

Le narrateur de Proust propose au moins une raison de sa propre aptitude barométrique : il est sujet aux « crises d'essoufflement » qui répondent également à la pression atmosphérique. Une crise asthmatique est à la fois ressentie et met la vie en danger. Il est évident que le bonhomme n'est pas un mandataire direct de l'asthme du narrateur puisque la même baisse de pression qui ravit l'un exacerbe l'autre. Pourtant, ce que l'on pourrait appeler la réponse esthétique du bonhomme, un accès au bonheur, est intimement lié à la pulsion la plus simple du narrateur, à l'envie de respirer et à la menace de sa satisfaction (p. 27).

Le petit personnage barométrique serait ainsi, à travers le réseau d'associations dans lequel il entre et avec lequel il résonne, un centre actif de sens où la « météophilie » de Proust, pour reprendre le terme de Martin de la Soudière, non seulement se manifeste avec le plus d'acuité mais encore apparaît comme chargée de significations multiples qui, en fonction du contexte, en modifient le rayonnement et, dans le même temps, modifient l'usage, pour ainsi dire, du temps qu'il fait dans le roman. Puisque

<sup>5</sup> Parmi les études moins réductrices qui néanmoins se focalisent sur la maladie de Proust lui-même ou de son héros, mentionnons : Béhar (1970), Michel (1984), ou Naturel (2018).

ces associations comprennent des phénomènes si variés que les relations familiales ou l'asthme, et qu'elles servent de points de connexion entre celles-ci, il serait trop réducteur de proposer une lecture stable et cohérente de la figure du baromètre vivant. Au contraire, il semble plus justifié d'y voir l'image même d'une sorte de flottement sémiotique, caractéristique de Proust, qui fait qu'un signe quelconque passe sans cesse, et imperceptiblement, d'une signification à l'autre, parfois inverse, bouleversant et renversant l'ordre établi, ou pour le moins y introduisant un rien d'incertitude<sup>6</sup>.

Dans le cas de la figurine du petit capucin c'est d'autant plus vrai que celle-ci se situe entre le conscient et l'inconscient, ou plutôt dans les deux à la fois pour suggérer, comme le dit Sakamoto, « qu'une partie autonome de l'esprit humain échappe au contrôle de la raison et réagit automatiquement au changement extérieur (atmosphérique, en l'occurrence) » (2005, p. 25). Le chercheur japonais lui attribue même « le statut emblématique » dans la mesure où, « machine à traduire des signes atmosphériques imperceptibles aux sens humains (qu'on pourrait qualifier d'inconscients ou de subliminaux) en signes visibles et intelligibles dont on peut prendre conscience » (p. 26), elle représente l'écriture elle-même. Eve Kosofsky Sedgwick va dans le même sens quand elle explique minutieusement la particularité de la pression atmosphérique, et *a fortiori* de la consultation du baromètre :

Comparée aux alternatives beaucoup plus évidentes – température, vent, précipitations, même humidité – la pression atmosphérique est un indice subtil, invisible et indivisiblement systémique du temps. Un thermomètre répond à une qualité, la chaleur, facile à percevoir et à interpréter isolément. La mesure de la pression barométrique, en revanche, ne signifie rien du tout en dehors d'un contexte d'interprétation dynamique : elle nécessite une compréhension complète de la manière dont les changements du poids d'une colonne d'air donnée, relatifs au poids d'autres colonnes proches et éloignées de l'air, affecteront à la fois le mouvement vertical de la chaleur et donc la température de l'air et sa capacité à retenir l'humidité, ainsi que le déplacement horizontal des masses d'air qui font circuler des « fronts » de différence de pression, et donc des systèmes météorologiques majeurs, à la surface de la terre. Assister à la pression atmosphérique dans une mesure quelconque semble présumer une sensibilité experte » (2011, p. 26).

Cependant, ces exégèses, qui proposent une interprétation emblématique, comme le dit Sakamoto, mais qui s'approchent même d'une lecture allégorique du « baromètre vivant », semblent négliger un peu ce qui nous paraît plus proche du noyau sémantique et surtout contextuel de cette figure. En effet, représentant à la fois le narrateur et son père, et dans le même temps, à travers la relation contenu-contenant et l'évocation de la maladie, introduisant le complexe maternel, le bonhomme barométrique déclenche toute une série de mécanismes imaginaires qui, certes, renvoient à la sensibilité et à la versatilité constitutives de *la Recherche* d'une part, et à l'écriture

<sup>6</sup> Ce système sémiotique a été décrit dans la thèse classique de Gilles Deleuze (1964), et récemment, entre autres, sur le plan sociologique, dans l'essai de Jacques Dubois (2018).

elle-même d'autre part, mais surtout enracinent cette image dans un jeu complexe de tensions identitaires. Et ce jeu, comprenant désir et refus, attraction et répulsion, attachement et rupture, engage le narrateur et son moi barométrique dans un système de relations, en premier lieu familiales, qui dépasse largement le système météorologique, si complexe soit-il, et l'inscrit dans une structure où le père, la mère, la maladie et l'inconscient changent sans cesse de positions et se mettent mutuellement en branle en tant que figures à la fois littérales et métaphoriques.

## BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, R. (1968). L'effet de réel. *Communications*, 11, 84-89. DOI : <https://dx.doi.org/10.3406/comm.1968.1158>.
- Barthes, R. (2003). *La préparation du roman I et II. Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*. Paris : Seuil.
- Béhar, S. (1970). *L'univers médical de Proust*. Paris : Gallimard.
- Deleuze, M. (1964). *Marcel Proust et les signes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Dubois, J. (2018). *Le roman de Gilberte Swann. Proust sociologue paradoxal*. Paris : Seuil.
- Etiemble, R. (1947). Le style de Proust est-il celui d'un asthmatique ? In *Cinq états des « Jeunes filles en fleurs » avec les placards et manuscrits de Marcel Proust*. Alexandrie : Éditions du Scarabée.
- Finn, M.R. (1996). Proust et le roman du neurasthénique. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2, 266-289.
- Forrester, V. (1978). Marcel Proust : le texte de la mère. *Tel Quel*, 78, 70-82.
- Goujon, F. (2014). Soleil. In A. Bouillaguet et B.G. Rogers (Eds.), *Dictionnaire Marcel Proust* (pp. 94-96). Paris : Honoré Champion.
- Houppermans, S. (2007). *Marcel Proust constructiviste*. Amsterdam–New York : Rodopi.
- Kosofsky Sedgwick, E. (2011). *The Weather in Proust*. Durham–London: Duke University Press.
- Mavor, C. (2008). *Reading Boyishly. Roland Barthes, J.M. Barrie, Jacques Henri Lartigue, Marcel Proust, and D.W. Winnicott*. Durham–London: Duke University Press.
- Michel, F.-B. (1984). Marcel Proust : son asthme et sa recherche mortelle du sens. In *Le souffle coupé. Respirer et écrire* (pp. 55-88). Paris : Gallimard.
- Naturel, M. (Éd.) (2018). *Littérature et médecine. Le cas de Proust*. Paris : Hermann.
- Paganini, M. (1994). *Reading Proust: In Search of the Wolf-Fish* (Trad. C. Litherland et K. Milun). Minneapolis–London: University of Minnesota Press.
- Prendergast, C. (1986). *The Order of Mimesis: Balzac, Stendhal, Nerval, Flaubert*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Proust, M. (1987-1989). *À la recherche du temps perdu*. Vol. 1-4 (Éd. J.-Y. Tadié). Paris : Gallimard.
- Rivane, G. (1945). *Influence de l'asthme sur l'œuvre de Marcel Proust*. Paris : La Nouvelle Edition.
- Sakamoto, H. (2005). À propos du « petit personnage barométrique ». *Bulletin Marcel Proust*, 12, 21-26.
- Soudière, M. de la (2019). La météo : question d'ambiance. *ethnographiques.org*, 38, <https://www.ethnographiques.org/2019/Soudiere>. DOI : <https://doi.org/10.25667/ethnographiques/2019-38/002>.
- Tadié, J.-Y. (2012). *Le lac inconnu. Entre Proust et Freud*. Paris : Gallimard.
- Toffol, B. de (1991). Proust et le temps qu'il fait : un point de vue atmosphérique. *Bulletin d'informations proustiennes*, 22, 83-97.
- Watt, A. (2009). *Reading in Proust's « À la recherche »*. « Le délire de la lecture ». Oxford: Oxford University Press.